

Il portait à son flanc de très larges blessures,
Et ses membres cassés, broyés, saignaient encor ;
La lutte s'attestait par tant de meurtrissures,
Qu'il répandait partout des flots vermeils et d'or.

Des oiseaux dénichés la troupe fugitive,
Frissonnant, zébraient l'air en un vol éperdu,
Et venaient moduler une stance plaintive,
Une dernière fois, près de l'ami perdu.

.....

Songez-tu, bûcheron, en frappant mon érable
A l'âge centenaire et monarque impuissant,
Qu'au jour du renouveau, cet arbre vénérable
Donna pour te nourrir le plus pur de son sang ?

Pour rajeunir ton cœur avec sa vieille sève,
Combien de fois a-t-il, pareil au pélican,
Sans se lasser jamais, sans un désir de trêve,
Laisse le fer aigu lui déchirer le flanc !

Tristement je pleurai l'ami de mes nuits blanches
Qui ne cacherait plus les tendres amoureux ;
Plus d'ombre au chemineau, plus d'oiseaux dans ses branches ;
Le soir n'entendra plus la prière des preux...

.....

Le jour tombe ; c'est l'heure où le bois s'enténèbre,
Et le vieil arbre mort gît sur l'étroit chemin...
Un merle siffle au loin son oraison funèbre :
Tout rentre dans l'oubli, profond, banal... humain.

Ernest TREMBLAY.